



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 14 (1986)

DOI: 10.11588/fr.1986.0.52601

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

JEAN NURDIN

KARL HILLEBRAND

Un émigré au carrefour des cultures

Il est improbable que l'on ait, le 11 octobre 1984, dignement célébré le centenaire de la mort de Karl Hillebrand. Il y a au moins deux causes à l'oubli dont est victime cet essayiste et journaliste du siècle dernier. D'une part, son œuvre ne pouvait rivaliser avec celle des hommes illustres qu'il a fréquentés, par exemple Nietzsche et Renan. D'autre part, elle a pour caractéristique d'être extrêmement dispersée, Hillebrand ayant vécu dans plusieurs pays et ayant collaboré à plus de vingt revues allemandes, autrichiennes, françaises, anglaises, italiennes et américaines. Il faut ajouter qu'il publiait souvent sous des pseudonymes et que beaucoup de ses œuvres posthumes ont été détruites en Allemagne et en France¹.

Hillebrand faisait partie de cette jeune génération d'intellectuels qui dut quitter l'Allemagne après l'échec de la révolution de 1848. Il fut de ceux qui cherchèrent refuge en France et qui, comme Henri Heine dont il fut à Paris le secrétaire, devinrent des médiateurs culturels entre leur pays d'origine et leur pays d'accueil. Ludwig Bamberger publia en 1867 son livre sur les émigrés allemands à Paris («Die deutsche Kolonie in Paris»). Hillebrand fut l'un d'eux et il assura pleinement son rôle d'intermédiaire entre ses deux patries jusqu'au moment où les événements politiques le contraignirent à émigrer de nouveau, cette fois vers l'Italie. Il devint ainsi une sorte de cosmopolite possédant le rare talent d'écrire dans les quatre langues principales d'Europe occidentale, l'allemand, le français, l'anglais et l'italien. Sa formation, ses relations et sa destinée firent de lui l'un des meilleurs comparatistes de son siècle.

La correspondance qu'il eut avec Nietzsche de 1874 à 1883 ouvre des perspectives sur les liens qui unissaient ceux que le philosophe a nommés les «libres esprits». Il est certain que les essais rassemblés par Hillebrand sous le titre de «Zeiten, Völker und Menschen» n'ont pas été sans influence sur Nietzsche, notamment en matière littéraire et politique, et l'on peut supposer que l'auteur de «Humain, trop humain» l'a compté au nombre des «Bons Européens» libérés de toute entrave nationale.

«O Bücher, aus denen eine europäische Luft weht, und nicht der liebe nationale Stickstoff». Ainsi s'exprimait le philosophe dans une lettre de 1878 à K. H. au sujet

1 Des recherches importantes ont été effectuées à ce sujet par Julius HEYDERHOFF et Hermann UHDE-BERNAYS. Cf. J. HEYDERHOFF, Karl Hillebrand – Geist und Gesellschaft im alten Europa – Literarische und politische Porträts aus fünf Jahrhunderten, ausgew. und eingeleitet von J. HEYDERHOFF, Stuttgart 1954. H. UHDE-BERNAYS, Karl Hillebrand – Unbekannte Essays, aus dem Französischen und Englischen übersetzt und mit einem biographischen Nachwort, Bern 1955. L'ouvrage le plus complet et le mieux documenté, avec une très vaste bibliographie, est celui de: Wolfram MAUSER, Karl Hillebrand – Leben, Werk, Wirkung, Dornbirn 1960.

du Tome 4 des »Zeiten, Völker und Menschen«². Et dès 1874 Nietzsche confiait à Richard Wagner qu'il enviait les relations de son nouveau correspondant³, dont il devait écrire dans »Ecce homo« qu'il le tenait pour »den letzten humanen Deutschen, der die Feder zu führen wusste«⁴. Inversement, les »Considérations inactuelles« et »Par delà le Bien et le Mal« exercèrent sur l'essayiste une influence indéniable. Par la suite, lorsqu'en mai 1883 Nietzsche lui envoya son »Zarathoustra«, Hillebrand lui répondit qu'il devrait renoncer à ses vaines spéculations, »se perdre dans la contemplation des choses, prendre le monde comme une donnée immuable et insondable«⁵. Dans la même lettre, il exprimait sa résignation et son fatalisme face à la mort qu'il sentait venir. Il se montrait peu sensible à l'annonciation de la surhumanité.

Ses origines, d'ailleurs, étaient fort différentes de celles de Nietzsche. Né en 1829 à Giessen, il descendait d'une famille d'universitaires. Son grand-père, qui avait longtemps vécu en Angleterre, avait fondé un institut pour l'enseignement des langues anciennes et modernes. Son père, professeur de philosophie à l'Université de Giessen, démocrate et patriote, s'était signalé à l'époque du »Vormärz« par ses idées libérales et son engagement politique. A vingt ans à peine, Karl Hillebrand militait dans sa ville natale au sein d'un mouvement républicain. On peut imaginer que l'exemple de Büchner et du »Hessischer Landbote« a exercé une influence importante sur cette jeune génération d'intellectuels hessois. En 1848, Hillebrand participa aux actions révolutionnaires à Francfort, puis en 1849 au soulèvement de Bade. Condamné à mort, il s'enfuit en France, tandis que ses frères et sœurs gagnèrent l'Angleterre, la Suisse, l'Amérique.

Préparé aux études philologiques et littéraires par la tradition et l'éducation familiales, il entreprit à Paris des études qui le menèrent à la carrière universitaire. L'influence de Heine, qui lui dicta le »Romanzero«, semble avoir été ici prépondérante. En 1861, il soutint une thèse de doctorat sur l'époque de Dante, fut nommé en 1863 professeur à l'École Militaire de St-Cyr, puis à l'Université de Douai. Victor Duruy, ministre de Napoléon III, lui confia la tâche d'organiser en France l'enseignement des langues vivantes étrangères.

Parallèlement, Hillebrand commençait à se faire connaître comme journaliste et publiciste. Il fréquentait les salons distingués de la capitale. Chez Madame d'Agoult, Madame de Peyronnet, le Comte de Circourt, il rencontre Renan, Mérimée, Flaubert, Taine, Sainte-Beuve, Ludwig Bamberger, Hans von Bülow, Franz Liszt. Il collaborait à de grands journaux (Le Journal des Débats, le Temps) et à des revues comme »la Revue des Deux Mondes«, la »Revue Critique«, la »Revue Moderne«. Avant 1870, Hillebrand connaissait les milieux dirigeants de la société française, y compris des hommes d'Etat comme Thiers, Jules Ferry et Jules Simon. Cependant ses fréquents voyages d'étude en Allemagne, en Angleterre, en Italie, en Hollande, en Belgique lui permettaient de parfaire sa connaissance des cultures et des systèmes politiques. Dès cette époque, par conséquent, Hillebrand est devenu plus qu'un simple médiateur entre l'Allemagne et la France.

2 Cf. F. NIETZSCHE und Karl HILLEBRAND – Unveröffentlichte Briefe, dans: Süddeutsche Monatshefte 6. Jg. Bd. 2, München 1909, p. 130.

3 Ibid. p. 137.

4 Ibid. p. 138.

5 Ibid. p. 134.

Il n'en reste pas moins que la guerre de 1870 a été pour lui une terrible épreuve morale. Malgré le déchaînement des fanatismes, malgré son amertume, il déclina l'offre qui lui était faite par les autorités allemandes de présider à la réorganisation de l'enseignement en Alsace-Lorraine. Hillebrand refusa de trahir sa seconde patrie. Pour éviter un choix douloureux, il émigra une seconde fois. Il s'installa en terre neutre, dans l'un des centres prestigieux de la culture européenne, à Florence. Il y resta jusqu'à sa mort en 1884 et s'y fit, comme à Paris, des relations dans le monde politique, littéraire et artistique. Il y rencontrait en particulier Visconti-Venosta, Carducci et Peruzzi, mais aussi des Allemands célèbres comme Richard Wagner, Hans von Bülow et Malwida von Meysenbug, sans compter Franz Liszt, Arnold Böcklin et Isolde Kurz. De nombreux voyages le menèrent en Allemagne et en Suisse. Il y rencontra Wagner et Nietzsche, Jakob Burckhardt, Paul Heyse, Paul de Lagarde, Sybel et Treitschke. Il avait des contacts avec Gladstone et les milieux libéraux anglais.

Il s'efforçait d'expliquer dans les revues britanniques auxquelles il collaborait et dans ses conférences, l'esprit de l'Allemagne bismarckienne, ainsi que l'histoire de l'Allemagne dans le cadre européen⁶. De la même manière, il avait, avant 1870, analysé pour le public français l'évolution de la situation politique allemande. A ce double rôle de médiateur, Hillebrand en ajouta un troisième, cette fois entre l'Allemagne et l'Italie. C'est dans ce but qu'il créa en 1874 la revue «Italia». Mais dès 1870 Hans von Bülow lui écrivait :

«Sie sind kein Deutsch-Franzose... sondern ein Romano-Germane, der den eigentlichen echten Kern seiner deutschen Natur in romanischen Formen steigert»⁷. Sa personnalité est de réunir deux types d'homme, à savoir le cosmopolite du 18^e siècle, membre de la «République des Lettres», et l'émigré politique du 19^e siècle.

L'Europe de Hillebrand est profondément vécue. C'est essentiellement celle dont il avait l'expérience, où il avait résidé et voyagé. C'est une Europe restreinte à l'Occident, dont le monde slave est presque totalement absent. Elle est typiquement romano-germanique, comme lui-même, et s'inscrit dans le cadre que Ranke avait tracé dès 1824 dans son ouvrage «Geschichten der romanischen und germanischen Völker von 1494 bis 1514» et qui détermina les schémas de pensée des Allemands durant plus d'un siècle.

«L'auteur en reste, écrit Ranke, aux nations ethniquement apparentées, qu'elles soient de pure origine germanique ou d'origine romano-germanique, dont l'histoire est l'essence de toute histoire moderne»⁸.

Communauté de civilisation cimentée par l'histoire, multiplicité de peuples, de nations et de cultures s'enrichissant mutuellement de leur émulation, équilibre et polarité du «Génie de l'Occident»: telle est aussi, fondamentalement, la conception de Hillebrand.

Quant aux satellites orientaux du système des Etats européens, la Russie et la Turquie, l'essayiste les ignore à peu près complètement. Il se contente dans son

6 Cf. Six lectures on the history of german thought from the seven years war to Goethe's death, London 1880.

7 Hans von BÜLOW, Briefe und Schriften, Bd. 4 1864-1872, Leipzig 1900, p. 361.

8 Cité par Jean NURDIN, L'idée d'europe dans la pensée allemande à l'époque Bismarckienne, Berne 1980, p. 41.

œuvre de quelques allusions à Pierre le Grand, critiquant le caractère artificiel de son action civilisatrice, et à Catherine II, dont, en grand admirateur des Lumières et du despotisme éclairé, il loue les qualités de souveraine⁹. Parmi les grands peuples d'Europe occidentale, l'Espagne elle-même n'apparaît que rarement dans son œuvre. Il se contente d'en souligner le rôle au 16^e siècle, de dépeindre la vigueur de sa civilisation et de son existence nationale¹⁰.

L'Europe de K. Hillebrand est une Europe classique de la culture et de l'art. Comme la propre personnalité de l'écrivain, elle constitue une unité de la spiritualité allemande et de la forme latine. Elle n'est pas sans analogie avec celle de l'historien bâlois Jacob Burckhardt. L'idéal humain de Hillebrand est celui du classicisme allemand. C'est l'idéal goethéen d'épanouissement harmonieux de l'individu. Son recueil d'essais *»Zeiten, Völker und Menschen«* est précisément une tentative de décrire les grandes époques de l'humanisme occidental, de l'Antiquité jusqu'à la Restauration. A vrai dire, Hillebrand a une prédilection pour le 18^{ème} siècle, qu'il considère comme le plus riche et le plus fécond, et qui, à son avis, a survécu jusqu'après la Restauration.

*»Wer das Glück gehabt hat, écrit-il en 1875, im vorigen Jahrhundert geboren zu sein, ...der hat noch die Luft des alten Europa eingeatmet... Es war ein schönes, liebenswürdiges Geschlecht, das Geschlecht der Restaurationszeit, dieses Spätsommers des 18. Jahrhunderts«*¹¹.

Hillebrand a une conception hégélienne de l'évolution de la civilisation. Il estime en effet que tous les grands peuples d'Europe se sont relayés à la tête du progrès historique. Chacun d'entre eux porte à son tour le flambeau de la culture, et celle-ci est faite de diversité allant de pair avec la pluralité des nations. Il pense que chaque grand peuple possède son génie propre: les Français ont l'intelligence, l'ordre, la méthode et la mesure, les Anglais la volonté, les Allemands le lyrisme et le sentiment, les Italiens la passion sensuelle et créatrice.

A ce sujet, Hillebrand s'est révélé un ethnopsychologue perspicace. Particulièrement bien placé pour faire une étude comparée des caractères nationaux, il est probablement l'un des premiers à constater que ces caractères ne sont pas immuables malgré leurs traits fondamentaux. C'est ainsi qu'il constate une évolution chez les Allemands de son temps, *»peuple de penseurs et de rêveurs... en train de se transformer en un peuple de marchands et d'hommes politiques«*¹².

Pour Hillebrand, la diversité est l'essence même de l'Europe, et les grandes constantes des génies nationaux réapparaissent dans les luttes politiques du 19^{ème} siècle. C'est pourquoi il prend position contre Napoléon I et sa tentative de monarchie universelle. Pour lui, l'esprit purement mathématique de Napoléon était incapable de réorganiser de manière vivante la société des Etats européens. Les forces historiques amenèrent inéluctablement la chute de la tentative napoléonienne¹³. Il rejette également comme étant contraire à la nature profonde de la civilisation européenne le système de Metternich. Il considère que le Congrès de Vienne n'a tenu

9 Aus dem Jahrhundert der Revolution (Zeiten, Völker und Menschen Bd. 5) Berlin 1881, p. 142.

10 Etudes italiennes, Paris 1868, p. 155.

11 Wälsches und Deutsches, rééd. Strasbourg 1892, p. 56.

12 Etudes italiennes (voir note 10), p. 176.

13 Cf. Aus dem Jahrhundert der Revolution (voir n. 9), p. 281.

compte ni des lois historiques, ni des données géographiques, et que l'équilibre européen instauré en 1815 reposait sur le démembrement de l'Allemagne et de l'Italie, à savoir de deux peuples essentiels de notre continent. Metternich a sacrifié l'intérêt européen à celui de l'Autriche. Sa politique était non pas conservatrice, mais réactionnaire, antirévolutionnaire et antiprussienne. Elle était inadaptée à la situation post-révolutionnaire¹⁴.

Pour Hillebrand, la civilisation européenne vit de la diversité. Il peut y avoir un *primus inter pares*, mais il ne peut y avoir de peuple hégémonique. Nous retrouvons ici, une fois encore, la pensée de J. Burckhardt, telle qu'elle s'exprime en particulier dans les «*Historische Fragmente*». L'évolution de la civilisation se fait selon un processus dialectique de réactions mutuelles entre les peuples et leurs principes essentiels: scepticisme italien, dogmatisme espagnol, empirisme anglais, rationalisme français et historisme allemand. Selon Hillebrand, le ressort principal de l'histoire de l'esprit européen est la polarité romano-germanique. Ceci suppose évidemment l'originalité de chaque nation et la complémentarité de toutes.

Dans les conférences qu'il fit en Angleterre en 1879, il a systématisé ses idées sur la formation progressive de l'esprit européen depuis la Renaissance. Pour lui, le début de l'époque moderne ne signifie pas l'éclatement de l'unité médiévale. Il ne cherche ni à condamner le Moyen-Age, ni à le réhabiliter comme l'avaient fait les Romantiques. Son idéal politique n'est pas l'idée d'un Saint Empire Romain Germanique, avec lequel, s'est-il efforcé d'expliquer aux Anglais, le Reich de 1871 n'avait rien de commun. Certes Hillebrand tient la chrétienté médiévale pour une sorte de confédération européenne, une république de peuples liés par les croisades, l'organisation politique, la législation et une langue commune, le latin:

«Ce qui constitue proprement une nation, la solidarité politique, l'unité de la littérature, des traditions de la civilisation, de la foi religieuse, des intérêts, tout cela existait au Moyen-Age en Europe»¹⁵. Mais c'était une loi naturelle que les peuples devinssent majeurs, brisant les structures médiévales et délaissant le latin pour s'exprimer dans leurs langues nationales.

«Europe outgrew the parental house, however spaciously it seemed constructed...»¹⁶. Pourtant l'évolution des nations vers la liberté n'exclut pas la solidarité. Ce qui pour Hillebrand comme pour Burckhardt est foncièrement déterminant, c'est le fait d'avoir pris part depuis le Moyen-Age à tous les grands courants spirituels de l'Occident.

Nous venons d'indiquer les traits généraux de l'Europe de Hillebrand. Or il a, tout comme Burckhardt et Nietzsche, Tocqueville et Sainte-Beuve, une vive conscience de la crise de la civilisation. Il ne serait pas inopportun de le compter au nombre de ces penseurs, marqués par la philosophie de Schopenhauer, que l'on nomme les «*Kulturpessimisten*», mais il convient d'observer ici quelques nuances. Car il est moins négatif que Burckhardt et moins radical que Nietzsche, comme l'a bien noté l'historien Rudolf Vierhaus¹⁷. Dans les deux essais parus après sa mort «*Zur*

14 Ibid. pp. 334, 342, 345.

15 Etudes italiennes (voir n. 12), p. 17.

16 Six lectures (voir n. 6), p. 4.

17 Rudolf VIERHAUS, *Zeitgeschichte und Zeitkritik im essayistischen Werk Hillebrands*, dans: *Historische Zeitschrift*, 221 (1975), p. 307.

Entwicklungsgeschichte der abendländischen Weltanschauung« et »Zur Entwicklungsgeschichte der abendländischen Gesellschaft«, l'auteur rend l'évolution politique et sociale de son temps responsable du déclin de la culture. Son idéal de l'humanisme classique est incompatible avec les phénomènes modernes de démocratisation et de nivellement. Il constate partout en Europe occidentale, surtout dans la France républicaine, la montée de la médiocrité. Dans l'essai de 1874 »La France et les Français dans la seconde moitié du 19^{ème} siècle«, Hillebrand fustige l'Etat démocratique avec une virulence qui rappelle les attaques de Burckhardt et de Nietzsche. Il dénonce la maladie du rationalisme, particulièrement grave en France, et la nocivité des idées de 1789, qui ont introduit en Europe le matérialisme¹⁸.

L'Europe moderne lui semble en proie à trois dangers principaux, qui menacent non seulement la société, mais aussi l'homme et la culture: l'individualisme, la »demi-culture« (Halbbildung) et le »werthérisme« (Wertherkrankheit).

La critique de Hillebrand envers l'individualisme rappelle celle des conservateurs allemands de son temps. Comme eux, il déplore »l'atomisation« de la société moderne, causée par le rationalisme, les idées révolutionnaires et le capitalisme libéral. Comme eux, il esquisse l'antagonisme que décrira plus tard Th. Mann dans ses »Betrachtungen eines Unpolitischen« entre »Kultur« et »Zivilisation«, la culture authentique étant pour lui celle de la vieille Europe et la civilisation moderne étant avant tout représentée par les Etats-Unis d'Amérique. La plupart des jugements qu'il porte sur l'Amérique sont négatifs. Ainsi constate-t-il que les Américains sont plus avancés encore que certains Etats européens sur la voie de la démocratie, c'est-à-dire de la médiocrité¹⁹, et que les Allemands cultivés ne veulent pas rompre, à la différence des »Bildungsphilister«, avec leur grande culture nationale pour devenir un peuple »ahistorique« comme les Américains du Nord (nordamerikanisch – unhistorisch)²⁰. Il regrette que les Anglais s'américanisent²¹. Pour lui, la grande révolution de l'esprit, de l'homme et de la société a commencé au milieu du 18^{ème} siècle. Elle est puissamment favorisée au 19^{ème} par la mobilité des personnes et des capitaux, et le grand modèle en la matière est l'Amérique avec son individualisme sans frein. Inutile d'ajouter que selon notre auteur cette évolution ne peut aboutir qu'à un seul résultat: la destruction de la vraie culture européenne²².

Le second danger que court l'Europe est celui de la »demi-culture«, que Hillebrand appelle aussi »culture parasitaire« (Parasitenbildung). Il s'agit d'une conséquence directe du nivellement général de l'esprit et de la pensée. Même les meilleurs esprits sont victimes des préjugés nationaux et sociaux. On préfère l'abstrait au concret, l'information sur les choses à la connaissance des choses, l'apparence à l'essence. K. Hillebrand condamne la barbarie du »siècle des musées«, l'académisme, la spécialisation, le manque de sens artistique et de force créatrice²³. Là aussi, il n'est pas très loin des assauts de Nietzsche contre les »Bildungsphilister«.

18 Cf. Zwölf Briefe eines ästhetischen Ketzers, Berlin 1874, p. 47, et Frankreich und die Franzosen in der 2. Hälfte des 19. Jahrhunderts. 4^{ème} éd. Strasbourg 1898, p. 325.

19 Cf. Frankreich und die Franzosen (voir n. 18), p. 361.

20 Wälsches und Deutsches (voir n. 11), p. 321.

21 Cf. Aus und über England, Berlin 1876, p. 63.

22 Aus dem Jahrhundert der Revolution (voir n. 9), pp. 95–96.

23 Cf. Zwölf Briefe (voir n. 18).

Enfin le troisième péril, le «werthérisme» (Wertherismus, Wertherkrankheit) constitue d'après Hillebrand une maladie typique du 19^e siècle, un mal sans cause apparente, «la lutte tragique entre l'existence intérieure des âmes nobles et la société avec ses lois extérieures»²⁴. A qui pensait l'auteur du tome 7 des «Zeiten, Völker und Menschen» en écrivant ces mots? Probablement à des poètes comme Byron et Musset et à la génération de 1830, dans laquelle il retrouvait un ultime et sublime reflet de la vieille culture européenne. Sans doute aussi à Nietzsche, auquel il conseilla après la lecture de «Zarathoustra», comme nous l'avons dit, de s'affranchir de ses ruminations corrosives et de ses angoisses existentielles. Cette conception du «werthérisme» n'est certainement pas sans rapport avec l'atmosphère «fin de siècle» à laquelle l'essayiste n'a pas été insensible dans ses dernières années, tout comme Wagner, mort un an avant lui, a été hanté par l'idée de décadence. Hillebrand était présent à l'inauguration du théâtre de Bayreuth en 1876. Wagner lui rendit plus tard visite à Florence.

L'écrivain se disait totalement subjugué par l'art du compositeur, sans toutefois partager ses théories dramatiques, qu'il jugeait «une rechute patente dans la barbarie»²⁵. Il est permis de penser qu'en dépit des points communs qu'il pouvait avoir avec Wagner, à savoir l'influence de Schopenhauer et la foi en la mission de l'art allemand, Hillebrand appréhendait dans le wagnérisme la tentation redoutable de s'exclure du mouvement général de la culture européenne. Hillebrand partageait en effet avec Nietzsche l'inclination pour la latinité, le goût de la pensée classique, la conception pour ainsi dire œcuménique de la culture européenne et une vision aristocratique de l'homme et de la société. Par contre, il s'est opposé à la deuxième «Considération Inactuelle» de Nietzsche dans l'écrit «Über historisches Wissen und historischen Sinn»²⁶ où il se fait le défenseur de Hegel, ainsi que de l'histoire comme science et comme art. La grande fresque de «Zeiten, Völker und Menschen» vise en effet à replacer les époques, les peuples et les hommes éminents dans leur cadre social et culturel²⁷.

Pas plus que Nietzsche, Hillebrand ne s'en tient à une analyse entièrement négative de l'Europe contemporaine. Partisan d'une élite de la culture, il considère les aristocrates de l'esprit comme les dépositaires des valeurs traditionnelles. Ils ont pour tâche de «sauver du déluge démocratique des prochaines générations le trésor de la culture supérieure»²⁸. Il s'est montré partisan de la sélection d'une élite formée non seulement aux langues anciennes, mais aussi aux langues modernes, de l'étude desquelles il espérait un renouveau des littératures nationales²⁹. Pour Hillebrand, disciple de Herder, langue nationale et culture nationale doivent aller de pair. Son idéal humaniste repose donc sur la conservation du patrimoine classique, d'une «Humanität» solidement ancrée dans les cultures nationales, mais transcendant leurs différences.

Cette élite idéale que Hillebrand a appelée de ses vœux, cette «Franc-Maçonnerie invisible de la culture» (qui fait songer aux «Dialogues Maçonniques» de Lessing) ne se pouvait concevoir sans le support d'une classe sociale déterminée. Aux yeux de

24 Kulturgeschichtliches, Berlin 1885, p. 133.

25 Ibid. p. 157.

26 Cf. Wälsches und Deutsches (voir n. 11).

27 Cf. R. VIERHAUS (voir n. 17), p. 316.

28 Zeitgenossen und Zeitgenössisches, Berlin 1882, p. 102.

29 Ibid. p. 317.

Hillebrand, cette classe ne pouvait être que la bourgeoisie éclairée, encore qu'il ait beaucoup admiré le type humain du gentleman. Il semble même avoir envisagé, dans son dernier essai »Der Engländer auf dem Kontinent«³⁰ une multiplication des mariages entre Anglais et continentaux, afin de revivifier la »société«, en d'autres termes l'aristocratie de la culture.

En fait, c'est surtout de l'idéalisme allemand que Hillebrand attend le renouveau de l'Europe, l'avènement du »Grand Régénérateur«, l'homme providentiel de l'art et de la culture³¹. Dans ses »Douze lettres d'un esthète hérétique«, il fait l'apologie de la civilisation allemande, quintessence et apogée de la civilisation occidentale³². En ce début des années 1870, il célèbre le Reich bismarckien, le principe prussien de séparation de l'Eglise et de l'Etat, l'unitarisme politique et le triomphe des nationalités. L'unification de l'Allemagne par Bismarck après l'éviction de l'Autriche lui paraissait un événement comparable à la Réforme, parce qu'elle répondait à la loi historique de la constitution de l'Europe en nations autonomes et solidaires. L'ancien révolutionnaire de 1848 a, deux décennies plus tard, chanté les louanges de Bismarck et de l'Etat moderne, fondé par Frédéric II sur la tolérance religieuse et la liberté de pensée³³. Il faut probablement voir là les raisons pour lesquelles Hillebrand, bien que féru de culture aristocratique et de tradition historique, a préféré la Prusse à l'Autriche cléricale et multinationale.

Cependant, après avoir salué comme un prodigieux bienfait la constitution de son pays en nation, il a, comme Nietzsche et quelques autres contemporains, très vite appliqué sa critique aux faiblesses de l'Allemagne nouvelle, où il voyait s'étaler sans vergogne les tares qu'il dénonçait dans les pays occidentaux: matérialisme, utilitarisme, grégarisme, étatismes. Ces critiques ne sont pas foncièrement différentes de celles de Burckhardt et de Nietzsche. Réfugié comme eux hors des limites du Reich, il a pu rêver à une Allemagne rénovée de l'intérieur par la vertu de l'idéalisme et éduquée dans sa masse grâce à une élite dirigeante. Ce n'est qu'à ce prix que le peuple allemand éviterait de sombrer dans un désastre spirituel et culturel et qu'il pourrait assumer sa mission parmi les grandes nations, au sein d'une Europe que l'on pourrait appeler une »Europe des poètes et des penseurs«.

L'Europe de Hillebrand est un microcosme clos, dans l'espace et dans le temps, une Europe quelque peu anachronique qu'on a parfois sévèrement jugée³⁴. Nulle allusion dans l'œuvre de Hillebrand à ce qui fera plus tard le destin dramatique de l'Europe, à savoir l'affrontement des nationalismes. De son engagement politique libéral, il a gardé la croyance en la complémentarité des nations. L'intérêt de cette œuvre réside dans l'étude comparée des cultures et des peuples, dans l'analyse spectrale d'une civilisation par un excellent connaisseur de l'Europe romano-germanique. En ce sens, Hillebrand peut être considéré comme un précurseur. Il a eu en outre le mérite d'envisager le problème de la sauvegarde du patrimoine classique et des traditions humanistes dans l'Europe moderne, car il savait que c'était là le fondement de nos cultures nationales, la base sans laquelle l'Europe ne serait plus elle-même.

30 Dans *Kulturgeschichtliches* (voir n. 24), p. 335.

31 Cf. *Zwölf Briefe* (voir n. 18), lettre 11.

32 Ibid. p. 114.

33 Cf. *Aus und über England* (voir n. 21), p. 323.

34 Cf. H. W. KLEIN, *Studien zur Weltanschauung und Ästhetik K. Hillebrands*, Düsseldorf 1948, p. 45.